

Francisco Jorge

La fierté du travail

Propos recueillis par Jean-Christophe Planché

Cela tombait sous le sens. Celui donné et induit par la conception revendiquée d'un chantier qui tente de substituer à la norme HQE (haute qualité environnementale) celle de HQH (haute qualité humaine). Pour nous, cela s'est traduit par une vraie considération pour ceux qui sont en première ligne, au vent, à la pluie, au soleil et qui nous fabriquent le lieu que nous avons voulu. Mais il aura fallu la suggestion d'une lectrice attentive de ces Cahiers pour que l'évidence nous saute aux yeux. Nous vous proposons donc la parole, singulière et autonome, d'un des ouvriers de ce chantier.

Francisco Jorge aura passé plusieurs mois sur le chantier du Channel. Son sourire permanent, sa gentillesse, sa disponibilité, sa présence régulière à nos diverses propositions artistiques nous ont conduits à lui proposer cet entretien.

E N T R E T I E N

Vous êtes originaire du Portugal dont vous avez gardé la nationalité. Comment vous sentez-vous intégré en France où vous vivez depuis de nombreuses années ?

J'ai quitté le Portugal très jeune par hostilité au régime du Général Salazar qui avait instauré une dictature militaire. Je ne suis pas du tout un réfugié politique mais son régime ne me plaisait pas. Le Portugal était un pays riche avec des colonies comme le Mozambique ou l'Angola mais cette richesse était mal répartie. Elle ne profitait qu'aux banquiers, aux industriels ou aux grands propriétaires. Le service militaire durait quatre ans et je n'avais aucune envie de le faire. On n'avait pas le droit de s'exprimer. On ne pouvait même pas voir un film légèrement érotique sans qu'il soit censuré. Je n'étais pas révolutionnaire mais j'étais par principe contre toute restriction de liberté. Je suis donc venu en France et ne le regrette pas car je m'y sens parfaitement accepté. Ma femme est d'ailleurs française. Je me sens mieux intégré ici que dans le pays où je suis né. Nous avons tous deux mères : celle qui nous a mis

au monde et celle qui nous a élevés. Laquelle est la plus notre mère ? C'est évidemment celle qui nous a donné l'éducation et les câlins, qui nous a fait grandir. Je perçois la France comme cette mère. J'aime le Portugal car j'y ai mes racines mais c'est la France, grâce aussi à mes bras et à ma tête, qui m'a donné tout ce que je suis aujourd'hui. En cas de match de football France-Portugal, je suis incapable de choisir et dis toujours *que le meilleur gagne*... Je suis bien sûr gêné par le racisme : il y a des gens qui sont intelligents et d'autres qui le sont moins. Je comprends que la France ait aujourd'hui moins besoin de main-d'œuvre immigrée que par le passé mais elle en a toujours besoin dans le secteur du bâtiment comme ailleurs. J'ai cinquante et un ans et vis depuis plus de quarante ans en France : je ne retournerai jamais au Portugal. J'y passe un mois ou deux pour les vacances mais la France me manque rapidement. Mes fruits – mes enfants et mes petits-enfants – sont ici. Je n'ai pas pris la nationalité française au moment de mon mariage. J'aurais pu le faire mais je n'avais pas encore

l'attachement que je porte aujourd'hui à ce pays. Je n'avais pas encore de vie de famille. Ce que beaucoup ne veulent pas comprendre est qu'au début, on immigrait pour améliorer sa situation mais qu'ensuite, on fonde une famille, on s'intègre. On débat actuellement sur la régularisation des sans-papiers. J'y suis favorable mais je pense qu'on devrait aussi s'intéresser à la situation des immigrés de longue date qui n'ont pas la nationalité française. Depuis 1998, en tant que citoyen de l'Union Européenne, j'ai le droit de vote aux municipales. Il me semblerait juste de pouvoir participer à toutes les élections. Je paie des impôts, règle mes amendes comme tout le monde : pourquoi ne devrais-je avoir que des devoirs et presque aucun droit ? Dans un sens, je considère que celui qui prend la nationalité française est plus français que le Français d'origine car il l'a vraiment voulu. Il a nié son passé. Ces questions me semblent moins importantes aujourd'hui : je suis peut-être un Portugais vivant en France mais aussi et d'abord un Européen.

En quoi consiste votre métier de bardeur-étancheur ? Par quel cheminement avez-vous été amené à l'exercer ?

Le bardage concerne tout ce qui est habillage des façades que ce soit en tôle, en aluminium, en pvc ou en bois. L'étancheur s'occupe des toitures. On peut simplement les rendre étanches en mettant de la tôle ou ajouter de l'isolant puis du goudron. Je suis arrivé à ce métier par hasard. J'avoue sans honte que j'ai commencé comme ouvrier nettoyeur. J'ai ensuite été peintre puis ai travaillé dans le commerce en grim pant tous les échelons jusqu'à devenir gérant. L'entreprise a fermé et j'ai été deux ans chauffeur dans le transport de marchandises. Je ne souhaitais pas continuer car la vie de famille en souffrait et comme je connaissais quelqu'un qui travaillait dans le bâtiment, je suis devenu bardeur en apprenant sur le tas à plus de quarante ans. C'est un métier très difficile qui use beaucoup physiquement. Il

n'est d'ailleurs pas normal de ne pas avoir la retraite à cinquante-cinq ans. C'est peut-être un calcul cynique de l'État : on est tellement cassé de partout quand on arrive enfin à la retraite que les caisses n'ont pas longtemps à verser des pensions ! Je travaille dans une entreprise moyenne qui fait des chantiers un peu partout. J'ai participé aux travaux sur les centrales nucléaires, au chantier de la Condition Publique à Roubaix... J'aime ce métier pour sa variété. On ne fait jamais deux chantiers identiques et ils sont plus ou moins compliqués. Le complexe est intéressant car il faut réfléchir sur la manière de faire la coupe, la soudure ou l'isolation. On se lasse beaucoup plus vite de la simplicité.

Quelles sont les particularités du chantier de l'ancien site des abattoirs qui va accueillir la scène nationale de Calais ?

J'ai remarqué qu'il y avait une différence entre les chantiers financés par de l'argent public et ceux qui sont privés. Les premiers sont généralement beaucoup plus agréables. Quand on travaille pour rénover un supermarché par exemple, on ne voit même pas le patron du chantier. Ici, comme c'était le cas aussi pour les centrales nucléaires, le contact avec le client est très simple. Tout le monde se dit bonjour. Cette simple marque de respect est essentielle. Je me souviens qu'un jour, sur un autre chantier, je prenais un peu de temps pour réfléchir à la manière d'ouvrir une coupole. Je pensais que le plan qu'on m'avait donné comportait des erreurs. Un architecte m'a pris à partie en me disant : *Si tu ne sais pas lire un plan, rentre chez toi !* J'ai très mal pris ce tutoiement et cette insulte. Je suis monté et ai commencé le travail en respectant le plan. Il a vite compris que j'avais raison et était très gêné. Ce type de comportement est inadmissible. Ce n'est pas du tout le cas avec les architectes du chantier de Calais qui nous respectent. Ce sont des architectes qui connaissent la valeur d'un ouvrier, savent ce que c'est. Après tout, il est évident que l'architecte a un rôle essentiel, que c'est lui qui conçoit le bâtiment et mène le chantier ; mais sans ouvrier, tout cela resterait sur plan. Dans un chantier de réhabilitation comme celui du Channel, les futurs utilisateurs sont déjà dans les lieux et cela crée un

lien. L'ambiance est vraiment sympathique. L'eau et même le café sont offerts : c'est très rare et ce genre de détail est parlant sur la manière dont nous sommes considérés.

Pendant la durée des travaux, une cabane ouverte au public et aux membres du chantier propose de la restauration et des spectacles. Suivez-vous son activité ?

J'ai assisté à quelques spectacles. Habituellement, je vais rarement voir des spectacles faute de temps et de moyens financiers. Je n'aime pas beaucoup non plus aller seul au spectacle, cela ne se fait pas. En étant sur place, je suis venu voir ce qui se passait plutôt que de rester m'ennuyer à l'hôtel. J'avais du temps et j'étais invité : il aurait été stupide de ne pas en profiter. Je sais ce qu'est un concert. J'en ai déjà vu, j'ai déjà payé pour ça : nous avons tous nos idoles. Je n'avais jamais assisté à des spectacles comme ceux de la cabane. On en voit quelquefois à la télévision mais jamais en vrai. J'ai trouvé cela étonnant et intéressant. J'essaierai de revenir quand le chantier sera fini. Peut-être pas forcément pour voir des spectacles mais plutôt pour le lieu. J'aimerais voir ce que vont donner le chapiteau ou l'écran qui occupera toute une façade, les montrer à ma femme et à mes enfants en leur disant que j'ai travaillé sur ce site où on fait des spectacles, qu'il porte ma modeste trace.

Vous avez côtoyé des artistes pendant ce chantier. Faites-vous un rapport entre leur travail et le vôtre, entre l'art et l'artisanat ?

Selon moi, les deux activités n'ont vraiment rien à voir. Pour être maçon ou bardeur, il suffit d'avoir envie de travailler et d'être un peu manuel. Être artiste demande d'avoir un don. Planter un clou ne demande aucun don, seulement un peu d'habileté alors que marcher sur une corde n'est pas donné à tout le monde. Quelqu'un qui n'est pas né pour marcher sur une corde pourra travailler tant qu'il le voudra ; il n'y arrivera jamais. Être chanteur ou comédien demande aussi un don. Je ressens quelquefois une vraie fierté de mon travail. J'ai par exemple travaillé, dans la région parisienne, sur le chantier d'un restaurant entièrement en

cuivre, toiture comme façade. Quand nous passons devant, j'ai plaisir à dire à mes amis ou à mes proches que j'y étais. Ils se demandent comment j'ai pu travailler une matière aussi compliquée ou comment j'ai pu souder en hauteur. J'aime travailler sur le chapiteau qui est vraiment inhabituel. Il y a le plaisir du travail bien fait, du bon geste, mais cela n'a aucun rapport avec une activité artistique. Quand j'étais jeune, j'ai fait un peu de théâtre pour dénoncer la situation politique du Portugal et je sais que cela demande un talent particulier.

Pourquoi aviez-vous choisi le théâtre pour manifester votre opposition à Salazar plutôt que le syndicalisme par exemple ?

Quand je suis arrivé en France avec d'autres jeunes, il nous a semblé que le théâtre était un bon moyen de leur ouvrir les yeux sur la situation du Portugal. Le théâtre nous paraissait pouvoir attirer les gens plus que quelqu'un qui passe à la télévision pour dire du mal de son pays ou de son gouvernement. C'était une pièce amusante dans laquelle on montrait les profiteurs du régime avec des bides énormes mais elle pouvait aussi faire pleurer quand on jouait des jeunes gens qui revenaient handicapés de l'armée. Cela nous paraissait plus efficace que de dénoncer directement Salazar. Il fallait faire quelque chose pour que les choses changent : elles ont d'ailleurs changé avec la Révolution des œillets qui a chassé Salazar en 1974 et rétabli la démocratie au Portugal. Je ne prétends évidemment pas que ce soit dû à notre petite pièce mais c'est un tout. Le théâtre a contribué à une prise de conscience. En écoutant un homme politique, il est difficile de savoir quand il parle juste, vrai ou faux, car il est obsédé par le pouvoir, même s'il est par ailleurs dévoué à son pays. Certaines pièces existent seulement pour détendre le public mais il en est de plus politiques, qui amènent à réfléchir vraiment sur le bien et le mal. Je suis convaincu que le théâtre peut être énormément utile.

J'essaierai de revenir quand le chantier sera fini. Peut-être pas forcément pour voir des spectacles mais plutôt pour le lieu. J'aimerais voir ce que vont donner le chapiteau ou l'écran qui occupera toute une façade, les montrer à ma femme et à mes enfants en leur disant que j'ai travaillé sur ce site où on fait des spectacles, qu'il porte ma modeste trace.

Chantier du Channel, Calais
mardi 22 août 2006

Photo Michel Vanden Eeckhoudt



**Les Cahiers du Channel
ont donné la parole à :**

- 1 François Guiguet
- 2 Loredana Lanciano
- 3 Pippo Delbono
- 4 Leila Shahid
- 5 Gilles Taveau
- 6 Johann Le Guillerm
- 7 Denis Declerck
- 8 Alexandre Haslé
- 9 Hugues Falaize
- 10 Jean-Claude Gallotta
- 11 François Delarozière
- 12 Pascal Comelade
- 13 Anne Conti
- 14 KompleXXkapharnaüm
- 15 Jacky Hénin
- 16 Francesca Lattuada
- 17 Bernard Stiegler
- 18 Michel Vanden Eeckhoudt
- 19 Jean-Luc Courcoult
- 20 Arnaud Clappier
et Guillaume Poulet
- 21 Jules Étienne (Julot)
- 22 Paola Berselli
et Stefano Pasquini
- 23 Laurent Cordonnier
- 24 Léa Dant
- 25 Sébastien Réhault
- 26 Peter De Bie
- 27 Guy Alloucherie
- 28 Liliana Motta
- 29 Amandine Ledke
- 30 Sébastien Barrier